

D'une clarté close

Jacques Brault

Volume 10, numéro 4, juillet-août 1968

Hommage à René Char

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60301ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1968). D'une clarté close. *Liberté*, 10(4), 5–12.

d'une clarté close

La poésie est de toutes les eaux
claires celle qui s'attarde le moins
aux reflets de ses ponts.

(A la santé du serpent)

La poésie de René Char jamais ne s'attarde. C'est ce qui fait sa clarté. Rapides à l'extrême, le fragment, l'aphorisme paraissent et parlent soudain, qu'ils jaillissent de source («La souffrance connaît peu de mots».) ou qu'ils tombent de la bouche d'un contradicteur («Mort, c'est ce que nous voyons éveillés, songes, en dormant» — Héraclite).

Telle simplicité en forme d'évidence caractérise autant une morale qu'une poétique, «poésie et vérité, comme nous savons, étant synonymes.» Le goût des choses prédomine, humble et lucide, sec et juste :

Si tu rencontres la mort durant ton labeur,
Reçois-la comme la nuque en sueur trouve bon le
mouchoir aride,
En t'inclinant.

Nulle glose, nulle traduction; le langage direct s'explique lui-même. Il ne se noye pas dans l'émotion, ne s'embarrasse pas dans les apprêts, les adieux prolongés; il émerge, il affirme, sans patience, sans attente, puis il plonge au fond d'un nouvel étonnement :

Beauté, ma toute-droite par des routes si ladres,
 A l'étape des lampes et du courage clos,
 Que je me glace et que tu sois ma femme
 de décembre.
 Ma vie future, c'est ton image quand tu dors.

Voilà pour le poétique, et voici pour le moral — ou inversement :

La contre-terreur c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies, c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant, c'est l'ombre, à quelques pas, d'un bref compagnon accroupi qui pense que le cuir de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous a fixé rendez-vous !

(*Feuillets d'Hypnos*)

Partout, toujours, le même refus de l'hermétisme et encore plus du sibyllin. Char est clair et net comme le ciel et la terre de sa Provence. De ses ancêtres les troubadours il a certes hérité beaucoup, et le pouvoir de rendre chanteuse la parole incisive n'est pas la moindre part du legs. Mais l'esthétique de la dissimulation, les jeux du secret, l'obscurcissement à plaisir ou par impuissance, bref la complaisance inhérente au *trobar clus*, non, cela n'est pas son fort. A mille lieux demeure-t-il des énigmes d'un Arnaud Daniel et des tours savants de la *Vita Nuova*. «Tous ces troubadours mal-aimés» qui

Ont vu blanchir dans un été
 Leur doux royaume pessimiste

il les retrouve plus justement, par exemple, dans ces pures chansons d'histoire ou de filoir que sont *Compagnie de l'écolière* et *A une enfant*. Braconnier à l'affût sous une lumière aigüe comme la sécheresse du soleil, Char dans nombre de

textes parle volontiers de son pays, les titres de poèmes abondent, accueillant de beaux noms aux dentales dures, Thor et Thouzon, et aussi un peuple pour qui sans conteste le Sud est un habitat naturel : vannier, vipereau, figuier, lézard, lavande, martinet, centon, épine, etc. La demeure du poète, perdue par suite d'un partage successoral, se retrouve en toute clarté de poésie. *Le deuil des Névens* chante les choses aimées, il les chante à mi-voix, mais sous le trouble des surfaces, sans la dispersion facile de l'à-peu-près :

Un pas de jeune fille
A caressé l'allée,
A traversé la grille.

Dans le parc des Névens
Les sauterelles dorment.
Gelée blanche et grêlons
Introduisent l'automne.

C'est le vent qui décide
Si les feuilles seront
A terre avant les nids.

Ainsi donc, une œuvre réputée hautaine et impérieuse n'est pas incapable par laconisme et violence concentrée de se faire transparente au regard, soyeuse au toucher, audible, savoureuse, intelligible. Les choses y savent chanter à loisir sans taire l'éclat de la fureur, sans voiler l'exactitude du mystère. Chanson encore que *Les trois sœurs* :

Cet enfant sur ton épaule
Est ta chance et ton fardeau.
Terre en quoi l'orchidée brûle,
Ne le fatiguez pas de vous.

et chanson, une simple phrase comme échappée entre deux maximes :

Des yeux purs dans les bois
Cherchent en pleurant la tête habitable.

Quant à *La Sorgue*, son vœu tient moins de la chanson que du chant. Ce poème domine les versants de l'œuvre : « rivière souvent punie, rivière à l'abandon » qui coule, claire et close.

Le chant profond gagne en dureté. Bien loin des apparences et du pourtour règne la contradiction. La poésie chantonnante qui gonfle les mots comme des bulles, celle qui évoque sans appuyer son manque d'appui, la frivole et la sans-souci, l'ouverte à tout venant, la généreuse et la brouillonne, l'obscur sous des apparences de clarté, voici qu'elle descend vers la souffrance du fond, qu'elle entre au vif de son déchirement. Char l'annonce de manière précise :

Les dieux sont de retour, compagnons. Ils viennent à l'instant de pénétrer dans cette vie; mais la parole qui révoque, sous la parole qui déploie, est réapparue, elle aussi, pour ensemble nous faire souffrir.

L'homme de Char ne décide ni des choses ni des significations : «Au tour du pain de rompre l'homme, d'être la beauté du point du jour». La matière ne chante que de sa propre initiative et de son propre mouvement. Un sentier de montagne fredonne aussi juste que la pensée heureuse, un caillou garde le silence avec autant de soin que lèvres closes. Et la douleur, discrète ou criarde, une langue de sable séché, une branche éclatée, une fenêtre en larmes la manifestent d'elles-mêmes sans pitié de surcharge, en toute nudité, pour un salaire de solitude. L'homme, s'il fait office de poésie, se tient auprès des choses, se met à leur écoute, et sachant qu'il ne règne ni ne gouverne; la clarté des profondeurs n'est close qu'à la raison qui répudie l'irraisonnable.

Le logos paradoxal d'Héraclite, que ne peut comprendre la logique aristotélicienne, volontiers discriminante, ce logos exacerbé de contradiction consent que la fermeture du sens soit source de clarté. Mais quelle clarté? La même que tout à l'heure, et l'autre, celle de demain : «Le chemin du chardon, droit et tortueux est un et le même.» (Héraclite, fragment 58). Char ne tient pas de langage différent à l'égard de la vérité qui nous rendra libres :

Tu es lampe, tu es nuit;

.....
 Les murs entiers sont à celui que
 ta clarté met au monde,
 O détenue, ô Mariée !

La vérité, non l'abstraite, la fixe, la satisfaite de soi et de son empire fossilisé, mais la vraie, la nuptiale, demeurant, fraîche épousée, dans le pavot, la lampe, la charrue, l'épi de cristal, le serpent — que sais-je encore, ce pays est immense — en tout cas, cette vérité en poésie se garde bien de fréquenter «les estaminets des pisse-lyres». La confusion bavarde et les dérapages de sens tout comme l'imprécision creuse du langage pâteux, visqueux, saoulé de niaisés doctrines, Char les ignore avec superbe, et de plein droit. Sa poésie en est une de terre éprouvée par le pas du marcheur solide, de plein air aspiré avec gourmandise. De la base au sommet, son espace est habitable par la santé du courage. Comme Héraclite, Char se refuse à morceler pour la rendre digestible, la *Prodigieuse question* :

Ce qui m'a mis au monde et qui m'en chassera
n'intervient qu'aux heures où je suis trop faible pour
lui résister. Vieille personne quand je suis né, jeune
inconnue quand je mourrai.

La seule et même Passante.

C'est là que clairement chantent les choses, dans l'enclot du fondamental. Rien n'y résiste au désir de beauté totale. Pour lire Char, il faut aller en ce lieu, ouvrir le chemin puis le fermer derrière soi. Rencontrant «la foudre au visage d'écolier», la fureur amaigrie au profil de flamme, «souriez-lui car elle doit avoir faim, faim d'amitié». Comme a faim d'espérance, de tendresse au besoin animale, Hypnos :

Ma renarde, pose ta tête sur mes genoux. Je ne suis pas heureux et pourtant tu suffis. Bougeoir ou météore, il n'est plus de cœur gros ni d'avenir sur terre. Les marches du crépuscule révèlent ton murmure, gîte de menthe et de romarin, confidence échangée entre les rousseurs de l'automne et ta robe légère. Tu es l'âme de la montagne aux flancs profonds, aux roches tues derrière des lèvres d'argile. Que les ailes de ton nez frémissent. Que ta main ferme le sentier et rapproche le rideau des arbres. Ma renarde, en présence des deux astres, le gel et le vent, je place en toi toutes les espérances éboulées, pour un chardon victorieux de la rapace solitude.

Quoi de plus immédiatement clair et précis, pourvu que soi-même on ait le courage de ne pas trembler au bord de l'équivoque? Tous les textes qu'avec une ferveur d'écolier j'ai recopié de ma main ne cachent pas leur sens un et multiple. D'autres textes dans le proche voisinage se donnent sans réserve à qui les aime sans retenue. *Le requin et la mouette*, l'un des poèmes les plus accomplis, est écrit d'une main décidée à réunir des contraires et à les faire vivre ensemble. Tel est le prix de la clarté close, celle des profondeurs, qui ne s'arrête pas aux reflets de ses actes : toute image au service des choses, l'impureté de la contradiction cimente ses puretés hétérogènes, toute musique rompue de discordances, la vérité des contraires la porte vers une nouvelle harmonie.

On croit que le langage coutumier, celui de la veille et de la conversation à mots brisés, est facilement ouvert, sans recoin, clair. Ouvert, oui; clair, c'est à voir. Les malentendus quotidiens viennent surtout de l'ouverture en surface, du désenchantement des allusions convenues, de l'usure des réticences, des trous de mutisme. La véritable clarté, qui ne trompe pas, ne découvre ses intentions qu'à l'approche d'une profondeur suffisante. Elle est dure, économe et tendre aussi, triste parfois, elle a le courage de sa vérité fragmentaire, elle a le visage des choses quand celles-ci chantent la nudité d'être. Chez René Char, cette clarté du fond paraît d'abord close et difficile à l'amitié du lecteur. Mains poèmes d'impatience ne tolèrent pas le doute, la peur de ne pas bien éprouver un sens qui décide hors de la sensibilité frôleuse. Mais alors il faut soi-même épouser le pas rapide, casser sa propre cadence, forcer l'habitude; soudain la brutalité du consentement devient une douceur infinie, un monde naît qui redonne le goût des choses, les connues et les inconnues, un chant plus profond que la terre, plus haut que la lumière, traverse l'espace, nettoie mésentente et mesquinerie, la clarté profonde met la nuit au jour. Le chemin désormais n'est praticable qu'en avant.

Un grand poème résume avec bonheur et justesse l'inchoatif de mon propos :

Tu es mon amour depuis tant d'années
Mon vertige devant tant d'attente,
Que rien ne peut vieillir, froidir;
Même ce qui attendait notre mort,
Ou lentement sut nous combattre,
Même ce qui nous est étranger,
Et mes éclipses, et mes retours.

Cela fait toute la différence, oui, entre la poésie et ses caricatures, entre la rébellion et la digestion, entre un homme debout dans son vouloir-vivre et le confort d'une humanité mise en conserve. Car l'époque est totalitaire, partout. La vie privée? Une farce de demeuré, une faiblesse d'attardé. Il y aura de moins en moins de différence, entre les états, les groupes, les individus, les choses. Voici l'empire du pareil au même. On ne diverge déjà plus que par des nuances de nuances. Une moitié de Parménide annule une moitié d'Héraclite. Platon reste vainqueur, *pour la forme!*

On le perçoit dans le langage de moins en moins contrarié. Même les fausses rimes de la schizophrénie ânonnent dans la publicité télévisuelle, même les bégaiements de la plus intime gêne deviennent monnaie courante. En somme, tout devient clair pour tous. La civilisation répressive organise la chasse aux libertés du sens. La moindre parole non machinale, on l'emprisonne vite dans la grammaire aux stéréotypes. La poésie ne fout pas le camp, elle est clouée aux guitares bêlantes, elle agonise de platitude.

Qu'un poète comme René Char ne consente pas du tout au totalitarisme actuel, qu'il s'insurge contre la répression fonctionnarisée, bref qu'il tienne le langage dans une privauté toujours imprévisible, voilà qui le situe hors du «sens commun», des faveurs de la foule et des bienveillances du pouvoir. On trouve qu'«il n'est pas clair, enfin pas très.» Reste à l'expliquer, à débusquer son langage de la profondeur. Dans le pacage des surfaces, il saura bien s'attarder! Se mirer dans son image.

Si j'affirme que Char est clair, c'est pour mieux affirmer une clarté combattante, maquisarde, une clarté close aux veuleries de la mentalité traductrice, close aux *occupants* de la

seule liberté qui offre passage entre le plaisir et la pensée : la poésie.

La poésie de Char se comprend, mais ne se justifie pas. L'éloquence où se laissent charrier les slogans ne pénètre pas ce langage fermé sur une tendresse virile. La fureur délimite le mystère, le courage entoure la poésie. Les aphorismes chantent et le chant décrète, dans une commune présence à la profondeur qui porte également les morts et les vivants. Le reste, sans doute, à son importance, mais ailleurs, loin d'ici où les «silencieux incurables» écoutent et regardent le temps qui passe, qui change, clair et rapide.

Le mieux serait de lire Char dans un autre monde, après le tournant du chemin. Donc, ne nous attardons pas, allons à la clarté close, allons à ce nous-mêmes dont personne encore n'a entendu parler.

JACQUES BRAULT